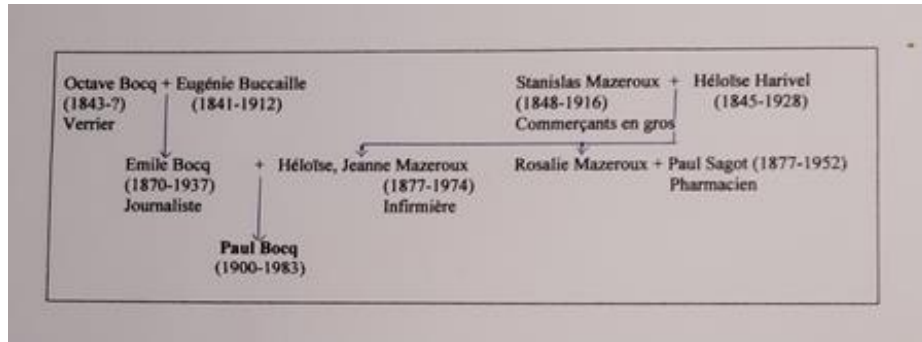


Paul Émile Bocq (1900-1983)

Une famille maternelle nantaise



Le grand-père maternel de Paul Bocq, **Stanislas Auguste Mazeroux** (1848-1916), était l'enfant d'une famille de tonneliers de Legé (à 45 km au sud de Nantes). Il fut mobilisé pour la guerre de 1870 comme Officier d'Intendance.



Stanislas Mazeroux

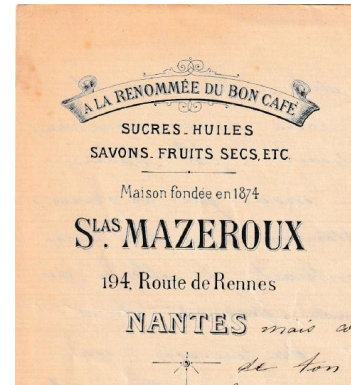
Il s'établit à Nantes en tant que petit épicier en gros, rue Alsace-Lorraine. Il épousa **Héroïse Harivel** (1845-1928) à Nantes le 15 juin 1874.



Héroïse Harivel

Pendant plusieurs années, le couple Mazeroux fit prospérer l'épicerie dans les locaux exigus rue Alsace-Lorraine. Les grosses recettes provenaient du café et du Byrrh. La famille s'agrandissait, le commerce était florissant : la place manquait cruellement. Il fallait, en effet, beaucoup de place pour les marchandises ainsi que pour les voitures à cheval – voitures légères et camions – sans oublier des écuries et des prés pour les chevaux. Au début des années 1880, Stanislas et Héroïse Mazeroux achetèrent une propriété route de Rennes, ils y firent construire

une grande maison à partir de la petite ferme existante. Les prés s'étendaient très loin derrière la maison, jusqu'au Cens. La demeure était flanquée de part et d'autre des bâtiments abritant les entrepôts, le bureau et les écuries.



C'est le 27 janvier 1877 que naquit la fille aînée du couple, prénommée **Héloïse**, **Jeanne** mais toujours appelée Jeanne. Le couple eut deux autres enfants : Rosalie (1880-1982) et Stanislas (1881-1943).



Les 3 enfants Mazeroux



Jeanne Mazeroux

Les deux filles furent mises en pension, dès l'école primaire, dans une institution religieuse. Suite à une querelle avec les religieuses, leur grand-oncle – Pierre Harivel (1835-1916), Professeur agrégé de physique au lycée de Nantes – les fit inscrire à l'École Normale de Jeunes Filles (Villa-Maria, rue Charles-le-Goffic) où elles passèrent, à l'âge de 18 ans, le brevet supérieur.



Carte postale de 1902. Crédit : Nathan Guigand, *La Villa Maria. L'Architecture et l'histoire d'une maison bourgeoise richement ornementée.*

<https://stfelixlasalle.fr/wp-content/uploads/2020/06/La-Villa-Maria-Nantes.pdf>

Jeanne aurait bien aimé rester à l'École Normale et devenir institutrice mais son père refusa. Il était inconvenant, aux yeux de celui-ci, qu'une demoiselle de la bourgeoisie, envisage de travailler.

C'est grâce à son père que Jeanne rencontra **Émile, Joseph, Henri Bocq** (1870-1937). Celui-ci avait une imprimerie à Ancenis et était rentré en relations d'affaires avec Stanislas Mazeroux. Ce dernier, en effet, avait eu l'idée commerciale d'aller voir et livrer ses clients à domicile. C'est lors d'une de ses tournées à Ancenis qu'il avait rencontré le jeune homme. Émile Bocq était aussi publiciste – c'est-à-dire journaliste – pour plusieurs journaux locaux. Le 25 juillet 1899, **Jeanne Mazeroux** et **Émile Bocq** se marièrent à Nantes. *Le Phare de la Loire*, du 29 juillet 1899 fit un compte rendu de la cérémonie :

ANCENIS

Ancenis, 25 juillet.

Un mariage. — Hier, a été célébré, à Nantes, le mariage de M. **Emile Bocq**, le sympathique directeur de la *Gazette d'Ancenis*.

M. et M^{me} Majeroun, les parents de la fiancée, ont reçu leurs invités avec une grande affabilité.

M. **Bocq** était également très entouré, particulièrement par ses amis de la presse républicaine, venus pour donner à leur confrère une preuve d'estime et de sympathie.

La cérémonie religieuse a eu lieu à l'église Saint-Félix.

Pendant la messe, Mlle Leray, dont l'éloge n'est plus à faire, a chanté l'*Ave Maria* de Gounod et le *Panis Angelicus* de Franck. Elle a su interpréter ces différents morceaux avec tout le talent qu'on lui connaît.

Mlle Blanche Piédeleu l'accompagnait au violon, cette dernière a joué ensuite une délicieuse méditation.

A midi, les invités se trouvaient réunis dans les salons de M. Gault, pour assister au banquet qui a été admirablement servi, et pendant lequel la plus franche gaieté n'a cessé

Parmi les personnes présentes, nous avons remarqué M. Roquère, sous-préfet d'Ancenis ; M. Godefroy, maire de Chaupuceaux ; M. Harivel, professeur honoraire au lycée de Nantes.

Tous nos souhaits de bonheur pour les jeunes époux.

de régner.



Jeanne Mazeroux et Émile Bocq

C'est dans la maison familiale, au 194 rue de Rennes que **Paul, Émile Bocq** naquit le 6 juillet 1900. Les deux déclarants à la mairie furent sa grand-tante, Jeanne Harivel (1847-1936), « propriétaire », et son grand-oncle, Pierre Harivel « Professeur honoraire du lycée, Officier de l'Instruction Publique ».

Le couple Bocq s'installa en région parisienne. La petite enfance de Paul Bocq se passa

à Vaulx-le-Pénil (Seine-et-Marne). Vers l'âge de trois ans, Paul faillit se noyer dans la Seine : il était parti tout seul dans une barque. La famille Bocq habita un moment Montmartre. Paul était scolarisé au petit lycée Condorcet en classe enfantine et primaire.

Le couple se sépara, Jeanne retournant à Nantes tandis qu'Émile demeurait à Paris, Boulevard Clichy. Le divorce fut prononcé à Paris et le jugement fut porté dans les registres d'État Civil de la ville de Nantes le 8 novembre 1909 (<https://archives-numerisees.nantes.fr/v2/am441/visualiseur/etatcivil.html?id=452009790> n°86, p. 44). Le jugement prévoyait une pension alimentaire de 150 francs par mois, les droits de visite dont « la remise de l'enfant, actuellement au lycée de Nantes, au père pendant les vacances. Toutefois, au cas où le père ne prendrait pas ses vacances en août, il aurait le droit de prendre son fils en septembre en prévenant la mère un mois à l'avance ».

Plusieurs journaux annoncèrent le remariage d'Émile Bocq en mai 1911 avec Anna-Marie Quéruel. Il entra à la rédaction du *Gaulois* (publié jusqu'en 1929 avant d'être fusionné avec *Le Figaro*), pour lequel il signa notamment l'article concernant « l'enlèvement de la Joconde » au musée du Louvre en août 1911. Il contracta un engagement volontaire pour la durée de la guerre le 8 août 1914, fut blessé le 5 octobre à Hébuterne (Pas-de-Calais) et fut promu officier. En juillet 1917, alors qu'il était lieutenant au 8^e régiment du génie, service télégraphique, il fut fait chevalier de la Légion d'honneur.



Émile Bocq

De son côté, Jeanne Mazeroux décida de faire des études à Paris pour devenir infirmière. Son fils Paul resta à Nantes chez ses grands-parents. Le 4 avril 1911, à la mairie du 18^e arrondissement de Paris, Jeanne épousa en secondes noces Abel Cheminade (1862-1923), représentant de commerce pour la société de parfumerie « A la neige des Cévennes ». Paul repartit pour Paris auprès de sa mère et retourna au lycée Condorcet où il resta trois ans (classes de 7^e, 6^e et 5^e). C'était un élève dissipé.



Paul Bocq en 1910 et 1911

Mousse, pilotin et Cap-Hornier sur le quatre-mâts *La Loire*

Sentant la guerre arriver, la famille repartit pour Nantes dès 1913. Paul entra au lycée Livet (lycée technique, rue Dufour) en 1914 pour préparer un diplôme permettant de se présenter à l'école d'hydrographie. Il voulait devenir capitaine au long cours.

En 1916, alors qu'il n'avait que 15 ans, Paul s'embarqua comme mousse sur le quatre-mâts *La Loire*.

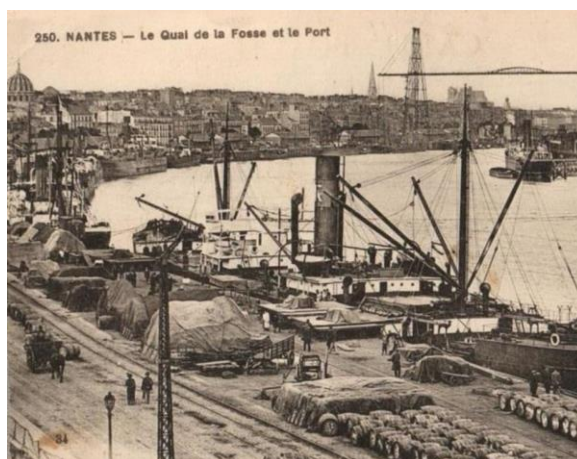
Pourquoi ? Les avis divergent. On a longtemps parlé d'une vague dispute familiale suite à une blague d'écolier ; une de ses filles se souvenait que son père lui avait dit que l'école Livet avait été fermée car tous les professeurs avaient été mobilisés et envoyés sur le front. Une autre de ses filles rappelait que le Capitaine était un parent très éloigné du mari de la tante de Paul Bocq. Quant à ce dernier, il aimait raconter qu'un jour il était allé dans le port de Nantes, sur le quai de la Fosse, et était monté à bord de plusieurs navires en demandant si l'on avait besoin d'un mousse.



Nantes, quai de la Fosse, 1902.

Crédit : © coll. Jean-Claude Lemoine, Archives de Nantes

<https://patrimonia.nantes.fr/home/decouvrir/themes-et-quartiers/fosse.html>



Crédit : Philippe Saint-Marc, « Les Anciens quais du port de Nantes »,

<https://quais-nantes.e-monsite.com/>

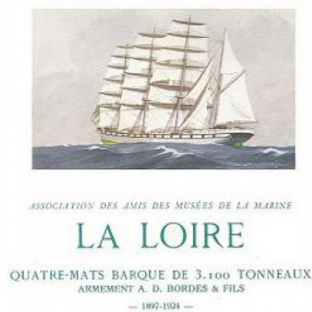
La compagnie Bordes a marqué l'histoire du commerce maritime à partir de 1847. Son créateur, Antoine-Dominique Bordes a construit sa fortune sur ses activités commerciales au Chili : installé à Valparaiso, il importe les marchandises envoyées de France par son associé Le

Capitaine Casimir Le Quellec et il expédie en retour des produits du sol chilien, principalement du cuivre et du salpêtre. Ses fils lui succèdent. A l'aube du XX^e siècle, la compagnie Bordes devient le plus puissant armement des grands voiliers du monde. A l'ouverture des hostilités avec l'Allemagne en 1914, les dépôts de salpêtre de l'armement Bordes sont mis à la disposition des poudreries françaises et permettent de faire face aux premières difficultés du conflit. Mais la plupart des voiliers de l'armement restent en attente dans les ports chiliens ou français. Les forces navales allemandes bloquent les eaux occidentales de l'Amérique du Sud et certains voiliers, capturés en mer, tels que le trois-mâts *Union*, sont coulés par l'ennemi. Le trafic reprend en 1915, car le manque de nitrate de soude se fait cruellement sentir. Les voiliers ne transitent plus par les ports anglais pour y prendre du charbon, ils partent directement sur lest. (Gilles Millot, *Les Grands voiliers*, Douarnenez, Le Chasse-Marée, 1989, p. 10-11).

Paul Bocq a effectué deux voyages sur *La Loire*, un quatre-mâts de 102 mètres de long. Il a tenu très régulièrement un carnet de voyage détaillant les tâches qui lui incombait et la vie sur le bateau.

[Lire le carnet du premier voyage.](#)

[Lire le carnet du second voyage.](#)



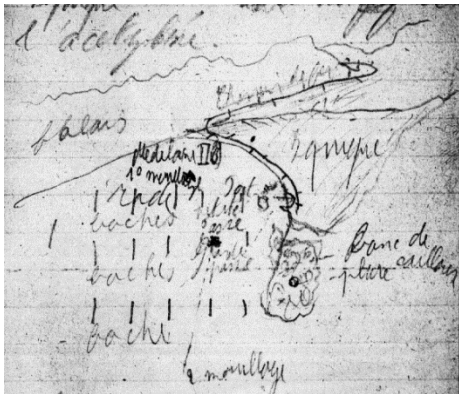
Crédit : <https://boutique.aamm.fr/plan-quatremats-loire>

Lors du premier voyage, le bateau partit de Saint-Nazaire le 25 avril 1916, mit 16 jours de froid très vif, de grêle et de neige pour contourner l'Amérique du sud au niveau du Cap Horn, arriva à Mejillones (Chili) le 24 juillet. Après avoir chargé le bateau de sacs de salpêtre, le retour débuta le 6 août. En chemin le navire essuya un cyclone le 3 novembre. Il mouilla à Belle-Île le 10 novembre et entra dans le port de Saint-Nazaire le 17 novembre.

Paul servait le Capitaine et le second à table, devait réveiller l'officier de quart à 8 heures, faire la vaisselle, faire les lits, brosser le plancher du carré, briquer les cuivres, etc. Il apprit à lire un sextant, les noms des voiles, alla à la barre pour apprendre à gouverner, participa souvent aux changements de voiles en montant dans la mâture. Les erreurs et mauvais comportements étaient punis du « peloton ». Ainsi, le 11 juin Paul écrit-il que lui et le second mousse se sont vus infliger une heure de peloton par le Capitaine : « Si bien que ce soir, les mains derrière le dos, sur la dunette, malgré le roulis, nous sommes restés trois quarts d'heure environ, malgré le vent qui soufflait avec rage ».

C'est en tant que pilotin que Paul Bocq embarqua pour son deuxième voyage le 24 janvier 1917. Il travaillait maintenant comme gabier – un matelot spécialiste du gréement – des grands mâts avant. Il précise dans son carnet en quoi consistait sa fonction : « Comme gabiers, nous devons monter chacun notre tour charger les voiles quand cela est nécessaire. Nous devons serrer les voiles de notre mât jusqu'au perroquet fixe. A partir des huniers, c'est la bordée toute entière qui monte. Les voiles deviennent trop lourdes pour seulement deux ou trois hommes suivant que l'un des nôtres est à la barre ou au bossoir ou qu'il n'y est pas ». *La Loire* arriva en terre de Feu le 20 mars et mouilla à Iquique le 26 avril 1917. L'équipage apprit la proclamation

de la République en Russie et l'entrée en guerre du Brésil et des Etats-Unis. Onze navires allemands étaient immobilisés dans le port.



Dessin du port d'Iquique extrait du carnet de P. Bocq
Crédit : archives familiales

Il fallut 87 jours de mer pour rentrer en France. Le navire mouilla dans la rade de La Pallice le 26 juillet 1917.

À son retour à Nantes, Paul Bocq se présenta au concours de l'École d'hydrographie et fut reçu. Malheureusement, il fut refusé à la visite médicale car il était myope. Ce fut l'un des grands regrets de sa vie.

Sergent dans le corps d'occupation français de Constantinople

À 18 ans, Paul Bocq s'engagea dans l'armée le 14 octobre 1918. Il resta dans l'armée après l'armistice. En octobre 1920, il fut envoyé à Paris au fort de Stains avant de rejoindre le port de Marseille. Le 9 décembre 1920, il embarqua sur *La Phrygie* qui arriva à Constantinople 10 jours plus tard. Paul Bocq a tenu un [troisième carnet de souvenirs](#) qui permet de savoir qu'il fut d'abord logé dans un « gîte d'étape » qui abritait aussi des Russes de l'armée du général Wrangel qui voulaient s'engager dans la Légion Étrangère. Paul s'étonne que tout le monde parle français à Constantinople et note que c'est la langue commerciale.

Il partit pour Gallipoli – une presqu'île au nord des Dardanelles – le 28 décembre avec les six hommes sous ses ordres, puis resta à « Lemnos, presqu'île Kaledjeraki » (c'est un petit cap rocheux qui ferme partiellement l'entrée de la baie de Moudros) du 5 janvier au 17 octobre 1921. Le voyage de retour repassa par Gallipoli et Constantinople qu'il quitta le 23 juin 1921 pour Marseille.



Paul Bocq à 22 ans



La « drôle de guerre » de 1939

Paul Bocq, « voyageur de commerce » se maria avec Céline Mauris (1900-1984), « employée de bureau » le 21 décembre 1922 à la mairie du 18^e arrondissement de Paris. Il avait, en effet, rejoint l'entreprise « La Neige des Cévennes » où travaillait son beau-père, Abel Cheminade. Une fille naquit en 1923. Ils restèrent peu de temps ensemble mais le divorce ne fut prononcé que le 16 février 1932.

Le 21 juin 1933, il épousa à la Bernerie-en-Retz **Joséphine, Catherine Juillard** (1903-1945) avec laquelle il eut 5 enfants. Ils habitèrent Saint-Jean-de-Monts puis, à partir de 1937, dans la maison familiale rue de Rennes à Nantes. C'est dans le grand salon de la maison, qu'ils établirent un atelier de fabrication de toutes sortes d'accessoires pour les cheveux : résilles et filets à chignons, bandeaux à la mode, coiffures de bal et de mariées, capuches de pluie, etc. Joséphine, dite Josette, était la gérante de l'atelier « les créations de Miquette » où travaillaient trois ouvrières et un comptable. Paul s'occupait des ventes et s'absentait souvent.

Lors de la déclaration de la guerre, le 3 septembre 1939, Paul Bocq s'engagea. En raison de son âge (39 ans) et de sa situation familiale (son épouse attendait le dernier de ses six enfants [qui est né le 27 décembre 1939]), il n'était pas mobilisable. Il fut envoyé en Corse comme Lieutenant.



En Corse, 1939-1940. Crédit : archives familiales.

L'entrée dans la résistance

Le 19 juin 1940, les Allemands entrèrent à Nantes. La fille aînée de Paul et Josette Bocq, qui avait 10 ans, s'est souvenue de cette journée :

[Les Allemands] occupent plus de la moitié de la France, on les a à Nantes évidemment... Ils ont mis la *Kommandanture* place St Pierre, et ils ont pris la moitié des lycées pour mettre leurs soldats, heureusement pas Talence. Il y a un couvre-feu comme autrefois, malheur à qui est dans la rue après ! C'est horrible !

Quand ils sont arrivés, on a fait « ville morte », personne dans les rues, toutes les fenêtres fermées. Défense de regarder... Je suis quand même montée au grenier, j'ai vu passer seulement des motos. Le gros arrivait probablement par la route de Paris. Je suis redescendue sans bruit, mais ma pauvre maman ne risquait pas de m'entendre, elle était assise à son bureau et elle pleurait. Je suis venue contre elle et j'ai pleuré avec elle. Quand on a été calmées, je lui ai dit : « Papa avait raison pour Munich... », elle a dit oui et on a discuté de ça ; mais ce n'était pas une consolation »

Crédit : archives familiales

La famille entendit l'appel du Général de Gaulle. De retour à Nantes après la démobilisation, Paul Bocq devint agent de renseignements. C'est son oncle par alliance, Paul Sagot (1877-1952) – Directeur de la « Coopérative pharmaceutique française de Melun » dont le bâtiment était quai de Versailles – qui lui fit rencontrer Henri Adam (1893-1942), ouvrier-

tourneur aux Chantiers de la Loire. Tous deux créèrent le [groupe Bocq-Adam](#), premier réseau de résistance nantais, en lien avec le réseau du Musée de l'Homme, et qui avait pour but principal d'aider les jeunes volontaires à rejoindre le Général de Gaulle en Angleterre mais aussi d'effectuer des sabotages :

- Le 16 décembre 1940, ils mirent le feu, sur l'hippodrome du Petit-Port, à un dépôt de camions allemands chargés de pneus neufs. Huit camions furent détruits.
- Le 26 décembre 1940, le groupe dynamita, sans très grands dégâts, le *Soldatenheim* au 9 de la Place Royale. Le magasin « Au Petit Paris » tenu par des personnes de confession israélite, avait été réquisitionné par les Allemands.



La Place Royale et le « Petit Paris » au XIX^e siècle

Crédit : Nantes Patrimonia. <https://patrimonia.nantes.fr/home/decouvrir/themes-et-quartiers/place-royale.html>

Le groupe décida d'organiser le passage en Angleterre de 21 Français volontaires des Forces Françaises Libres (FFL). François Salaün (1907-1945), propriétaire du dundee *La Monique* à Camaret-sur-Mer (Finistère), accepta de les transporter.



La Monique (dundee mixte [voiles et moteur] de 13m)
René Pichavant, *Clandestins de l'Iroise (1940-1942)*,
Douarnenez, Édition Morgane, 1982, p. 219.



Crédit : <https://francaislibres.net>

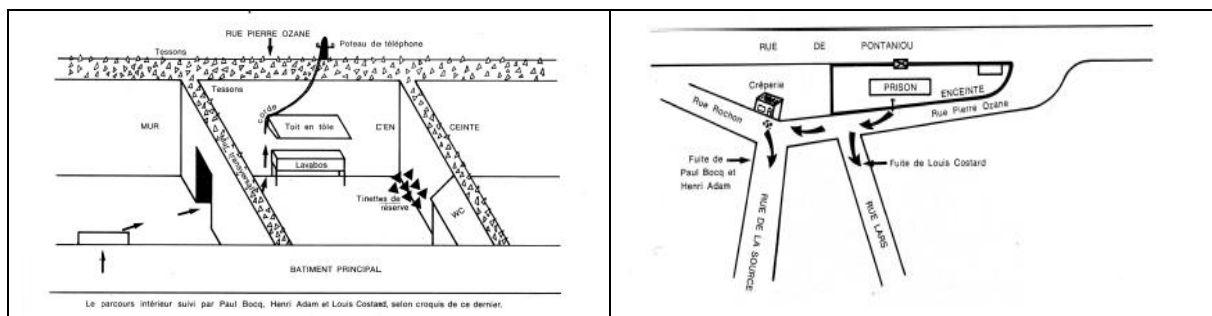
L'embarquement fut fixé au 31 décembre à [Douarnenez](#). Le départ de toute la troupe eut lieu à Nantes le 26 décembre. Après de nombreux contretemps (pannes de voitures, problème de moteur du bateau), de faux papiers adéquats (des laissez-passer « réguliers »)

furent rédigés en mairie et apportés à la *Kommandantur* qui apposa son cachet le 4 janvier 1941. À midi, tous embarquèrent dans le dundee. Mais les papiers posèrent problème et l'équipage et les passagers furent conduits au bureau de la Gast – le bureau de la douane allemande. Suite à la dénonciation d'un agent double, Paul Bocq et Henri Adam furent interrogés à la *Kommandatur* puis écroués à la prison maritime de Pontaniou à Brest le 6 janvier 1941, tout comme François Salaün et son mécanicien.

L'évasion de la prison maritime de Pontaniou (Brest)

Durant le séjour à la prison, Paul Bocq fit la connaissance du prisonnier Louis Costard (1920-2001) à qui les gardiens faisaient faire quelques menus travaux. Au réfectoire, Paul Bocq était accablé, il savait qu'il serait condamné à mort. Louis Costard lui dit « ça n'a pas l'air d'aller » et ajouta dans la conversation qu'il avait trouvé un moyen de s'échapper par les toits et qu'il sortait la nuit pour retrouver son épouse. Paul Bocq demanda aussitôt de faire partie d'une prochaine évasion. François Salaün et son mécanicien refusèrent de tenter leur chance. Le Capitaine de *La Monique* fut condamné à 10 ans de détention puis déporté en Allemagne. Il mourut le 6 mars 1945 à la prison de Siegburg.

Au matin du 16 janvier 1941, Louis Costard retourna à la prison à 5 heures du matin et laissa sa corde en place sur le toit des lavabos de la cour. À huit heures trente, Paul Bocq et Henri Adam le suivirent, gagnèrent la cour et se hissèrent, en dépit de la neige et du froid glacial, au sommet de l'enceinte de huit mètres de haut. Paul se blessa aux bras sur les tessons de bouteilles plantés sur l'ensemble des faîtes des murs.



Crédit : René Pichavant, *Clandestins de l'Iroise (1940-1942)*, références citées, p. 237 et p. 239.

Paul Bocq et Henri Adam s'enfuirent par la rue de la Source. Henri Adam parvint, peu de temps après, à sortir de Brest avec l'aide d'Henri Tattevin (celui-ci avait participé, avec son fils Maurice, à la constitution du groupe Bocq-Adam) qui vint le prendre en voiture. Par la suite, Henri Adam poursuivit ses activités de résistant et fut fusillé par les Allemands le 16 février au Mont-Valérien.

Paul Bocq, quant à lui, s'était rendu au magasin de Jean Garrelon, rue de Siam. En effet, l'ancienne domestique de sa tante Rosalie Sagot, Marie Jeanne (appelée Jeannette) Barré (née en 1903 à Plomodiern), y travaillait à la fabrication et au recouvrement de parapluies. Avant même que l'alerte ne soit donnée, Jeannette le logeait dans sa chambre à Recouvrance, à deux cents mètres de la prison. Marie-Anne et Marie Piriou qui géraient la pension de famille *Au Bon Goûter*, située au 56 rue Jean Macé, fournirent le ravitaillement nécessaire à Jeannette durant les deux semaines où Paul Bocq resta ainsi caché.



Jeannette Barré à 18 ans. Crédit : archives familiales.

Le 30 janvier 1941, Paul Bocq quitta Brest déguisé en peintre en bâtiments dans la camionnette d'un entrepreneur en peinture (Lucien Quenea), conduite par un jeune homme de 17-18 ans nommé Jean Plassard. Il prit le train à Plouigneau et gagna Saint-Brieuc puis Paris.

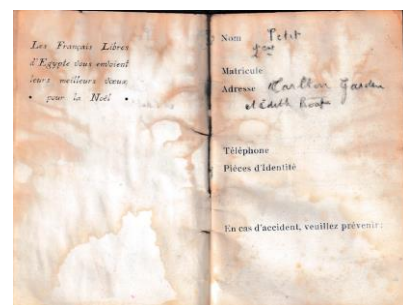
Les années de guerre loin de Nantes

Paul Bocq finit par rejoindre la zone libre. Le 30 avril 1941, il fut condamné à mort par le tribunal militaire de Quimper (FK 752). Malgré cette condamnation, Vichy le réintégra dans l'armée comme lieutenant et l'envoya en Afrique du Nord, à Oran.

Pendant ce temps, la *Gestapo* vint régulièrement à la maison familiale, 110 rue de Rennes à Nantes, réveiller Josette Bocq et ses enfants, tendant des pièges surtout au petit âgé de 3 ans pour lui faire dire quand il avait vu son papa la dernière fois. Josette Bocq finit par dire aux Allemands que son mari, se sachant activement recherché, ne commettrait jamais l'imprudence de revenir. Elle savait son mari en sûreté, ayant été renseignée par les amis qui avaient aidé ce dernier à passer en zone libre. Les Allemands finirent par laisser la famille tranquille – du moins pour quelque temps.

Afin de rejoindre l'armée combattante du Général de Gaulle, Paul Bocq rejoignit Gibraltar. Pour cela, il fit l'acquisition d'un tout petit bateau, obtint un permis de pêche et prit la mer le 3 août 1941 en compagnie de trois camarades. Le trajet de 500 kilomètres et de 5 jours fut très difficile : tempêtes et vagues énormes, moteur en panne (il fallut naviguer à la voile et à la rame), terrible manque d'eau, nuits angoissantes. Les marins britanniques du bateau qui les repéra les accueillirent avec admiration.

Pour rejoindre Londres, deux tentatives furent nécessaires : lors de la première, les cargos furent attaqués, 9 sur 13 furent touchés. Les blessés, couverts de carburant enflammé, hurlaient. Ce fut une vision d'apocalypse. La seconde permit à Paul Bocq de débarquer à Bristol le 10 décembre 1941 et de s'engager dans l'armée de la France libre. Comme dans son enfance, on l'appelait toujours le petit Paul, il prit le nom de Paul Petit. Le message envoyé via Radio Londres pour rassurer la famille à Nantes ne parvint pas à destination.



Petit carnet du Capitaine Petit (le quartier général de la France libre était au 4 *Carlton Gardens*).
Crédit : archives familiales.

Paul Bocq fut affecté à Brazzaville, alors capitale de la France libre, sous les ordres du Général Edgard de Larminat (1895-1962). Il fut nommé Capitaine (25 septembre 1942). Il servit comme commandant du Tchad pendant deux ans. Il était en charge de prisonniers de droit commun libérés avec promesse de casiers vierges. Avec eux, il continua le combat pour préparer la route au Général Leclerc (1902-1947) et sa 2^{ème} DB. Il ne fut pas accepté dans la 2^{ème} DB à cause de son âge (43 ans). En septembre 1944, il fit parvenir des cartes à ses enfants depuis Fort-Lamy (= N'Djaména, capitale du Tchad) et indiquait qu'il avait appris, deux mois plus tôt, que son épouse, Josette Bocq, avait été déportée en Allemagne. Il demandait aussi si la famille entendait bien ses messages passés par la radio le 20 de chaque mois.

Il revint toutefois pour participer à la campagne de libération sur le front de l'Atlantique où demeuraient des poches de résistance allemande notamment à Rochefort, La Rochelle ou à Royan. Le 20 avril 1945, il écrivit à sa mère et sa tante :

Enfin, nous avons pris la poche [de Royan]. Il n'y a pas eu trop de perte au regard des difficultés mais les *boches* ont résisté à outrance, en tireurs isolés surtout, munis de fusils de précision à lunettes ; l'un d'entre eux nous a tiré 13 hommes à lui tout seul et la prise de l'Amiral nous a coûté pas mal de monde. Toutes les ruines étaient garnies de tireurs isolés qui descendaient nos hommes comme des lapins. Maintenant, il faut passer à Oléron et ensuite à la Rochelle.

Et le 3 mai 1945 à sa mère, depuis Cognac :

Ici nous avons, tu ne l'ignores pas, enlevé Royan puis Oléron et depuis, c'est fini. Il semble que nous n'attaquerons pas La Rochelle pour ne pas détruire la ville, je ne crois trahir aucun secret militaire en te le disant. Pourtant nous avons raté l'occasion et elle n'a tenu qu'à un cheveu. D'une part, mardi 2, de 9 heures du matin à midi, le désarroi était complet chez les *boches* qui fuyaient, faisaient sauter des casemates et faisaient signe aux avions de surveillance qu'ils se rendaient. D'autre part, Himmler offrait la reddition. Hélas, nous n'avons pas su en profiter. Les troupes qui n'avaient ce matin-là qu'une mission d'alignement déterminée ont reçu l'ordre de revenir. À deux heures de l'après-midi, les *boches* avaient récupéré les positions abandonnées et recommençaient à nous tirer dessus. J'ai eu su quelque chose puisque je me suis fait prendre avec la jeep sous le feu d'une mitrailleuse. Je m'en suis tiré sans une égratignure mais la jeep est fichue. Ils l'ont achevée à coups de mortier !

À la recherche de Josette Bocq déportée

En mai et juin 1945, Paul Bocq se mit à la recherche de sa femme depuis Paris, espérant la voir revenir d'Allemagne. Il allait tous les jours au Lutetia et à la porte d'Ivry où était installé le service de réception. Il se fit embaucher comme bénévole à la sécurité militaire au Lutetia afin de pouvoir accueillir et interroger les rapatriés. Il questionna donc beaucoup de rescapés qui rentraient, rendit visite à ceux qui étaient hospitalisés à la Salpêtrière, crut un moment que son épouse était en Suède, écrivit aux survivantes du camp de Bergen-Belsen une lettre circulaire... Il envoya quasi quotidiennement des [lettres à sa famille](#) à Nantes pour la tenir au courant de sa « cruelle attente », de ses nombreuses démarches et recherches, des diverses suppositions de parcours pour l'éventuel retour de son épouse.

Lorsqu'il n'y eut plus d'espoir, il partit pour l'Allemagne en août 1945 et se rendit au camp de concentration nazi de Bergen-Belsen (Basse Saxe). Il prit des photos du camp, du triple réseau de fils barbelés, d'un four crématoire (théoriquement uniquement pour les ordures), des fosses communes (il calcula qu'environ 25 700 corps avaient été « ramassés par la pelle d'un bulldozer et jetés dans 5 fosses communes ouvertes au fond du camp »), des miradors en partie brûlés. En effet, écrivit-il,

Le camp a été totalement incendié par les Anglais après en avoir sorti les survivantes (10 à 15 000) sur lesquelles 4000 devaient mourir dans le mois suivant à Bergen même, plus celles qui sont mortes pendant et après leur rapatriement à cause du typhus.

Crédit : archives familiales

[Voir les photos prises par Paul Bocq.](#)

L'après-guerre

Par décret du 3 août 1946, Paul Bocq fut décoré de la médaille de l'Ordre de la Libération avec rosette.

Par décret du 18 avril 1950, il fut fait chevalier de la Légion d'honneur et par décret du 30 décembre 1963, officier de la Légion d'honneur.

Croix de guerre, médaille des évadés.

Sous-série GR 16 P		Dossiers administratifs de résistantes et résistants						Lettres BL à BZ			
COTE	NOM, Prénoms	Date de naissance	Commune de naissance	Département de naissance	Pays de naissance	FFC	FFI	RIF	DIR	FFL	
GR 16 P 66255	BOCOURT, Daniel										
GR 16 P 66256	BOCQ, Jean	06.06.1921	Aix-en-Provence	Bouches-du-Rhône	FRANCE	Homologué	Homologué				
GR 16 P 66258	BOCQ, Paul Emile	06.07.1900	Nantes	Loire-Inférieure	FRANCE	Homologué			Homologué	Homologué	
GR 16 P 66259	BOCQUE, Albert	07.08.1896	Fontaine	Oise	FRANCE		Homologué				
GR 16 P 66260	BOCQUENET, Germain	20.07.1925	Plémet	Côtes-du-Nord	FRANCE						
GR 16 P 66261	BOCQUENET, Henri Alfred	02.06.1921	Is-sur-Tille	Côte-d'Or	FRANCE					Homologué	
GR 16 P 66262	BOCQUENET, Louis	24.01.1908	Mordelles	Ille-et-Vilaine	FRANCE		Homologué				

FFC = Forces françaises combattantes

DIR = Déportés et internés résistants

FFL = Forces françaises libres

Crédit : Service historique de la défense. Dossiers individuels du bureau Résistance.

https://www.servicehistorique.sga.defense.gouv.fr/sites/default/files/2020-01/GR16P_A_Z.pdf

BOCQ Paul Emile

Né(e) le/en 6/7/1900 à Nantes (44 - Loire-Atlantique (ex Loire-Inférieure), France

Statut : interné résistant

Famille résistance :

- forces françaises combattantes (FFC)
- déportés et internés de la résistance (DIR)
- forces françaises libres (FFL)

Nom du réseau des forces françaises combattantes :

- MUSEE DE L'HOMME

Pseudonyme : PETIT

Cote(s) :

- Service historique de la Défense, Vincennes - GR 16 P 66258
- Service historique de la Défense, Vincennes SHD/ GR P 28 4 501 23
- Service historique de la Défense, Caen SHD/ AC 21 P 711649

n° 1 / 2 

Après-guerre, Paul Bocq quitta l'armée déçu de ne pas avoir été promu commandant, ce qui lui avait pourtant été promis. En réalité, la lettre annonçant cette promotion s'était (peut-être) perdue : en tout cas elle n'arriva que des années plus tard ! Paul Bocq reprit son métier de représentant de commerce et vécut d'abord à Paris.



Crédit : archives familiales.



Dans le jardin de la maison familiale à Nantes, Paul Bocq et ses 4 enfants aînés.

Le petit dernier dans le même jardin.

Crédit : archives familiales.

Paul Bocq se remaria le 28 décembre 1959 à Asnières avec Marie, Madeleine, Sabrou (membre du réseau Bocq-Adam). Aux « créations de Miquette » succéda une entreprise de fabrication d'articles en plastique tels que des imperméables, des bonnets de bain, des petits bateaux pour enfants. Un atelier avait été construit au fond du jardin de la maison familiale à Nantes. Il y avait sept employées. L'entreprise grandit et un second atelier fut ajouté.



Au décès de Paul Bocq, le 10 juin 1983, la propriété familiale fut vendue. À quelques centaines de mètres se trouve la rue Josette Bocq.

